

DEPOT L.G.
Paris
N°...

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR — 6 PAGES — 5 CENTIMES

5 CENTIMES SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 CENTIMES

ABONNEMENTS

Le Petit Journal agricole, 5 cent. — La Mode du Petit Journal, 10 cent.
Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

	SIX MOIS	UN AN
SEINE et SEINE-ET-OISE..	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS.....	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER....	2 50	5 fr. »

Vingtième Année

DIMANCHE 14 MARS 1909

Numéro 956



BOURREAUX D'ENFANTS
Une fillette flagellée

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

BOURREAUX D'ENFANTS

Une fillette flagellée.

De tous les crimes, il n'en est point qui évoluent plus violemment l'opinion publique que ceux dont les enfants sont les victimes.

On conçoit dès lors l'émotion soulevée ces temps derniers par la découverte de ce ménage d'étrangers qui, dans la villa d'Asnières qu'ils occupaient, accablaient de mauvais traitements les enfants confiés à leurs soins.

L'homme, un alcoolique invétéré, frappait les pauvres petits lorsqu'il était ivre. La femme ne lui céda pas en rigueur et en brutalité. Un jour, elle força une pauvre fillette à se déshabiller et à se coucher à ses pieds, et, armée d'une souple baguette de coudrier, elle flagella l'enfant et lui mit le dos en sang.

On n'aurait jamais rien su de ces actes abominables si la petite fille, lassée d'être battue, ne s'était enfuie un jour, et n'était allée tout raconter au commissaire de police.

L'enquête ouverte contre les tortionnaires fait peser chaque jour de nouvelles charges contre eux. L'opinion publique indignée, exige que la lumière soit faite sur leurs actes et sur les mobiles qui les ont déterminés, et que ces misérables soient punis comme ils méritent de l'être.

RHINOCÉROS CONTRE ÉLÉPHANT

Le secrétaire militaire du vice-roi des Indes a failli être tué dans la collision.

Lord Minto, vice-roi des Indes, vient de rentrer à Calcutta de son voyage à Assam.

Cette excursion a été marquée par un accident survenu au colonel Victor Brooke, secrétaire militaire du vice-roi.

Un rhinocéros chargea si violemment un éléphant monté par le colonel Brooke que celui-ci fut précipité à terre et se fractura le bras droit.

On vint à son secours et la bête fut tuée avant qu'elle pût revenir de nouveau à la charge.

Détail de sang-froid tout à fait britannique : le colonel, malgré sa fracture, essaya de prendre un instantané photographique de cette scène de chasse, mais il n'y réussit guère, ce dont il fut inconsolable.

VARIÉTÉ

L'Opéra

Des sujets qui passionnent l'opinion. — Le théâtre. — Ce qu'on gagne en vingt ans à l'Opéra. — Trente-six mille francs de balayage. — La population de l'Opéra. — Une ruche en travail. — Appointements d'artistes. — Frais de mise en scène. — Pourquoi l'Opéra est subventionné.

Il est deux sujets qui, de tout temps, passionnent également les Français : la politique et le théâtre. Ce sont là passions inhérentes aux civilisations avancées : les Romains et les Byzantins de la décadence les connurent avant nous, et nous en éprouvons au même degré qu'eux la puissance et la frénésie. Si la première aujourd'hui, agite plus profondément les masses, l'autre apporte une incessante pâture à l'opinion publique. Est-ce qu'en ce moment la question *Chantecler* et la crise de l'Opéra ne contrebalancent pas dans l'opinion de la plupart des Français l'intérêt qui s'attache à la question marocaine ou aux événements des Balkans ?

Tout le monde s'occupe de l'Opéra... Faisons donc comme tout le monde. Non point que je veuille vous parler de la crise, et des commanditaires et du cahier des charges et me livrer à des pronostics touchant la direction prochaine. Loin de moi cette pensée. Toutes ces intrigues, où la politique joue son rôle, n'auraient aucun intérêt pour nous. Mais l'occasion est bonne de parler de cet organisme considérable et assez mal connu qu'est notre Académie Nationale de Musique. Saïssions-la.

L'Opéra touche de l'État une subvention annuelle de 800,000 francs, et il fait des recettes qui varient de 12,000 à 21,000 francs par soirée. Et, pourtant, les directeurs, vous le voyez par la crise actuelle, non seulement ne gagnent pas d'argent, mais en perdent. En un an, depuis le 27 janvier 1908, la Société Messager-Broussan a subi un déficit de plus de 500,000 francs.

M. Gailhard, qui passa pour un administrateur habile, se retira pourtant avec un bénéfice. Il dirigea vingt ans l'Opéra, et, au bout de ce temps, il déclara avoir réalisé un bénéfice de 97 fr. 50, soit 5 fr. par an, non compris, bien entendu, ses appointements annuels.

De tels résultats sont pour surprendre au premier abord, mais on ne s'en étonne

plus lorsqu'on considère, même superficiellement, ce qu'est l'Opéra.

L'immense palais de Charles Garnier exige un entretien des plus coûteux. Au mois de janvier 1908, on demanda à l'architecte un devis pour des travaux de nettoyage complet du monument à l'intérieur et à l'extérieur : savez-vous à combien monta ce devis ?... Au chiffre d'un million.

C'est invraisemblable... Mais tenez, le balayage seul de la salle coûte 36,000 fr. par an. Trente-six mille francs !... Le traitement de quatre députés... avant l'augmentation... Et le chauffage revient à 90,000 fr. par an.

Mais parlons un peu des dimensions de l'édifice. La surface totale occupée par l'Opéra est de 11,237 mètres, alors que celle du Nouvel-Opéra de Vienne n'est que de 8,657 mètres, et celle du Grand-Théâtre de Saint-Petersbourg de 4,559 mètres. Notre Opéra est donc, et de beaucoup, le plus vaste de tous les théâtres d'Europe.

La salle contient 2,156 places, alors que l'ancienne salle de la rue Le Peletier, qui fut incendiée en 1873, n'en contenait que 1,771.

La hauteur de l'Opéra, du sol de la place à la terrasse supérieure, est de 56 mètres. Du fond du cinquième dessous (car l'Opéra a cinq étages souterrains) au sommet du groupe qui le couronne, l'édifice a près de 82 mètres.

Voulez-vous d'autres chiffres encore ?... Le nombre des portes ?... Devinez... Deux cents, trois cents ?... Allons donc ! Douze cent cinquante-trois, pas une de moins !... Et combien de clefs pour ouvrir toutes ces portes et toutes celles des armoires où sont remis costumes, accessoires, etc. ?... Sept mille cinq cent quatre-vingt-treize clefs, dont le serrurier de l'administration a la garde et la responsabilité !...

Et dans cette ruche immense s'agit et travaille la population d'une petite ville. Le personnel complet de l'Opéra — j'emprunte le renseignement à un travail parfaitement documenté de M. Serge Basse — s'élève au chiffre de 1,547 personnes.

Le spectateur ne voit guère que quelques contrôleurs et buralistes avant d'entrer dans la salle. Une fois assis dans son fauteuil, il voit l'orchestre qui compte 105 exécutants, les artistes du chant, qui sont au nombre de 58, les choristes, qui sont 102, plus 60 supplémentaires, les figurants, qui sont 277, les danseurs et danseuses, dont le total est de 213 personnes.

Mais que d'artistes, que de fonctionnaires, que d'ouvriers travaillent pour son plaisir sans qu'il puisse les voir. Ce sont les régisseurs, les chefs de chant, les souffleurs, les répétiteurs, les accessoiristes et ustensiliers, les musiciens de la scène, qui ne sont pas moins de 60 ; les machinistes, qui, en comptant les 22 menuisiers et les 14 tapissiers adjoints à la machinerie forment le total imposant de 279 personnes ; les électriciens, qui sont au nombre de 28 ; les costumiers, tailleurs, couturières, dont le chiffre approche de la centaine ; les habilleuses et habilleurs, qui sont 136. Et je passe sous silence les ouvriers du bâtiment, les vingt gardes de nuit, les gardiens, les concierges et aussi — je m'excuse de l'oubli — messieurs les directeurs et leurs collaborateurs immédiats de l'administration.

Vous voyez que l'Opéra est tout un monde. Je le comparais tout à l'heure à une ruche : rien n'est plus exact. On y travaille du haut en bas et du matin jusqu'au milieu de la nuit. Les machinistes aiment de leur incessante besogne les cinq étages souterrains et les deux immenses « grils » des étages supérieurs. Les électriciens préparent les merveilleux effets d'éclairage commandés par le « jeu d'orgues » qui se trouve en dessous de la scène. Songez qu'en additionnant tous les services d'éclairage de l'Opéra, on arrive au chiffre formidable de dix mille lampes.

Les tailleurs, les couturières, dans leurs ateliers, confectionnent et réparent les costumes du répertoire. Il y a même à l'Opéra un cordonnier chargé d'entretenir la plus curieuse collection de chaussures qu'on puisse imaginer.

Dès neuf heures du matin, les foyers de la danse s'animent de la présence des élèves et des artistes qui viennent étudier sous la direction des maîtres et maîtresses de ballet.

Enfin, l'après-midi, les répétitions occupent le « plateau », la scène si vous l'aimez mieux.

Le public ne peut se faire une idée de la somme de labeur, des ressources d'ingéniosité, d'art, de talent dépensées là pour la joie de ses yeux et de ses oreilles.

Mais un tel organisme coûte terriblement cher à entretenir. Le budget de dépenses de l'Opéra est de 4 millions : c'est celui d'une ville importante. Les appointements des artistes du chant atteignent presque le million. C'est le chapitre qui a le plus augmenté depuis vingt ou trente ans. Aujourd'hui, tous les grands théâtres d'Europe s'arrachent les étoiles, sans compter les scènes d'Amérique qui les leur enlèvent à coups de dollars.

Il y a soixante à soixante-dix ans, les appointements des chanteurs illustres étaient déjà fort élevés, mais ils n'atteignaient pas le taux auquel ils sont montés aujourd'hui.

En 1842, voilà comment se répartissait le chiffre des appointements des précieux sujets femmes du chant et de la danse à l'Opéra :

Mme Rosine Stoltz, prima donna contralto, 75,000 fr. par an ; Mme Dorus Gras, prima donna soprano, 60,000 fr. par an ; Mme Nathan-Treillet, prima donna soprano, 10,000 fr. par an ; Mme Nequillet, prima donna mezzo soprano, 23,000 fr. par an ; Mlle de Roissy, prima donna soprano, 15,000 fr. par an ; Mlle Carlotta Grisi, première danseuse, 40,000 fr. par an ; Mme Louise Fitzjames, danseuse de caractère, 18,000 fr. par an ; Mme Pauline Leroux, danseuse de caractère, 18,000 fr. par an ; Mlle Mario, première danseuse, 25,000 fr. par an ; Mlle Forster, première danseuse, 16,000 fr. par an ; les sœurs Desmilière, danseuses de deuxième ordre, 10,000 fr. par an ; chaque danseuse du corps de ballet avait 1,500 fr. par an ; chaque choriste de 1,280 à 2,500 fr. par an. Les figurantes appelées marcheuses avaient 900 fr. par an.

Ces chiffres ont augmenté depuis 1842, surtout en ce qui concerne les ténors, dont les appointements atteignent des chiffres fantastiques. M. Alvarez ne touchait pas moins de 16,000 fr. par mois, soit 160,000 fr. pour dix mois, et M. Affre près de 100,000 fr. Les appointements des autres chefs d'emploi, Miles Bréval, Grandjean ; MM. Delmas, Scaramberg, Noté, etc., allaient de 60,000 fr. à 100,000 fr. par an.

Les appointements des deux orchestres dépassent annuellement 325,000 fr. Ceux des machinistes atteignent 225,000 fr. Les chœurs coûtent à peu près autant. Et la danse entraîne une dépense annuelle de plus de 246,000 fr. L'entretien des décors absorbe 100,000 fr. ; la confection des costumes et leur entretien 144,000. L'éclairage dépense 200,000. Enfin, parmi les grosses dépenses, il faut noter le droit des pauvres, qui rapporte en moyenne à l'Assistance publique de 275,000 à 300,000 fr., et les honoraires des auteurs, qui s'élèvent, au bas mot, à 250,000 fr.

Les frais de mise en scène ont atteint, de tout temps, à l'Opéra, des chiffres formidables. En voulez-vous quelques exemples : Les *Huguenots*, joués pour la première fois en 1836, coûtèrent 180,000 fr. ; *Hamlet* (1868), 100,000... Dans l'incendie de l'Opéra de la rue Le Peletier, en 1873, les décors, costumes, etc., d'un certain nombre d'œuvres avaient été anéantis : il fallut les reconstituer. La *Juive* coûta 190,000 fr. ; les *Huguenots*, 173,000 — 13,000 fr. de plus qu'en 1836 — *Faust*, 187,000 ; le *Prophète*, 224,000 ; *Aida*, 270,000 fr. L'Opéra qui a coûté le plus cher est la *Dame de Montsoreau*, 320,000 fr. Et il n'eut que quelques représentations. Ce fut un désastre. Le moins coûteux fut la *Walkyrie*, qui n'entraîna qu'une dépense de 80,000 fr.

La moyenne des frais de mise en scène pour les opéras se chiffre, vous le voyez, par une dépense de 150 à 160,000 francs. On conçoit dans ces conditions qu'un directeur y regarde à deux fois avant de monter une œuvre nouvelle.

Ces frais considérables et les formidables dépenses d'entretien que nécessite le palais de Garnier justifient la subvention de 800,000 francs que l'État accorde annuellement à l'Opéra. Sans cette subvention, les directeurs ne pourraient joindre les deux bouts, et même avec cette subvention n'y parviennent-ils pas toujours.

Cette subvention n'est d'ailleurs pas la plus forte parmi celles que les divers gouvernements d'Europe allouent aux grands théâtres lyriques nationaux.

L'Opéra royal de Berlin reçoit 1,125,000 francs. Le nôtre ne vient donc qu'en seconde ligne. L'Opéra de Dresde n'a que 600,000 fr. ; celui de Munich, 312,500 fr. ; celui de Wiesbaden, 500,000 fr. ; celui de Carlsruhe, 375,000 fr. ; celui de Prague, la même somme ; celui de Darmstadt, 312,500 fr. Enfin, l'Opéra impérial et royal de Vienne n'a que 600,000 fr., comme celui de Munich ; mais ses déficits sont comblés par la cassette impériale.

En Angleterre, l'État ne donne aucune subvention aux théâtres, et ceux-ci prospèrent tout de même. En faut-il conclure que nous devrions sur ce point imiter nos voisins ?

La question de la subvention aux quatre grandes scènes lyriques et dramatiques de Paris a fait souvent l'objet de vives discussions dans les milieux parlementaires. Il y avait autrefois à la Chambre un brave député de l'Aube, le père Michou, qui, chaque année, invariablement, en réclamait la suppression.

— C'est aux Parisiens, disait-il, à faire les sacrifices nécessaires pour leurs théâtres. Et je n'admets pas que les électeurs de ma circonscription contribuent à subventionner l'Opéra où ils n'ont peut-être jamais mis les pieds !...

En vain lui faisait-on observer qu'il y avait là un intérêt national. L'obstiné Michou n'en voulait pas démordre :

— Est-ce que les Parisiens nous aident, demandait-il, pour la construction du marché de Bar-sur-Seine ? Est-ce qu'ils nous donnent quelque chose pour l'embellissement de notre mairie ? Eh bien, qu'ils se débrouillent tout seuls avec leur Opéra !...

Le raisonnement du père Michou était simpliste. Il n'est pas douteux que si le principe de l'encouragement des Beaux-Arts par l'État est admis, celui des subventions aux grandes scènes lyriques et dramatiques chargées de maintenir les traditions de l'art national en est la conséquence naturelle.

Malheureusement, cette libéralité budgétaire a le grave défaut de permettre l'in-

tervention d'hommes politiques dans des administrations théâtrales dont ils ignorent le fonctionnement et les besoins... Or, l'intervention des politiciens, où qu'elle se produise, est toujours funeste... Si l'on examinait de près la cause de la crise actuelle, on verrait d'ailleurs combien peu elle y est étrangère.

Et loin de borner à leur influence sur l'Opéra, un certain nombre de nos hommes politiques l'y voudraient plus profonde et plus néfaste encore. Ils ont rêvé en effet, pour solutionner la crise, de mettre l'Opéra en régie et d'en faire un monopole d'État... Alors, ce serait le comble. L'Opéra dirigé et administré par des fonctionnaires !... Nous en verrions de belles... On caserait là, sans souci de leurs aptitudes, tous les protégés de messieurs les députés... Les 1,500 personnes qu'entretient actuellement l'Académie nationale de musique seraient bientôt 15,000 ; et le budget de quatre millions ne tarderait pas à monter à quarante.

Dame ! l'État n'aurait pas à lutter, lui, contre des actionnaires exigeants et grincheux. Il n'aurait qu'un commanditaire... le commanditaire idéal, le bon contribuable qui paie toujours et ne réclame jamais.

Fasse le ciel que cette jolie expérience de collectivisme pratique nous soit épargnée...

Ernest LAUT.

LA SEMAINE FANTAISISTE

La canne et le parapluie

Dans l'antichambre d'un garçon, Aimable et de bonne façon, Un parapluie au fourreau sombre, Au-dessus d'une canne pendait. Tous deux perdus dans la même ombre, Ils bavardaient.

Attendant que leur jeune maître, Voulût bien les considérer, Et pour tuer le temps, ce traître, Qu'ils trouvaient trop long à leur gré, Dame, quand on est parapluie,

On s'ennuie. Et l'on voudrait bien jaboter, Et, par contre, quand on est canne, On cancanne.

Avec grande facilité, Voilà pourquoi nos bons apôtres, L'un près de l'autre, S'étaient mis à se disputer, Ce jour-là, tels des députés.

« Moi, disait très fière la canne, Avec ma béquille d'argent, J'ai l'air crâne, L'air élégant, intelligent. Lorsque mon maître me promène, Je m'agite, je me démené Et je fais réjouir au soleil.

Mon bois vermeil, Chacun me regarde, m'admire Et, grâce à moi,

Mon maître sert de point de mire, Aux yeux des belles en émoi. Par bonheur, je n'ai pas la forme, Comme toi, mon brave cousin, D'un être bêtard et difforme, Moitié figue, moitié raisin, A la fois mâle par la tête Et femelle par le jupon ; Enfin, je n'ai pas ton air bête, Cela, mon vieux, je l'en réponds.

— Si tu manques de courtoisie, Répliqua l'autre de travers, C'est simplement par jalousie De me voir sortir tout l'hiver, Alors que, triste et solitaire,

Tu te morfonds, Dans ce bas-fonds, En attendant que sur la terre, Enfin revienne le printemps.

Mais, je le reconnais pourtant, Je n'ai pas ta belle prestance ; Mais, belle avance ! Tu n'es jamais utile à rien.

— Jamais utile à rien, ricane Alors la canne ! Tu me la bâilles belle ! Eh bien,

Je vais te prouver le contraire, Mon cher frère !

A cet instant précis, voici Le maître qui prend, sans souci, La canne accrochée au père, Il sort et, pendant ce temps-là, Le sombre et triste parapluie,

Tout seul, s'ennuie. Mais, à la fin du jour, voilà Que le jeune homme rentre en rage D'être trempé par un orage.

Quand, sur eux, la porte tomba, Le parapluie alors, tout bas, Dit à la canne : « Notre maître Aujourd'hui t'a prise à la main. Il a plu et tu lui fus traître.

Aussi demain, Fit-il le plus beau temps du monde, Il me prendra, l'en suis certain, De peur que le ciel le confonde, Et je connaîtrai à mon tour La belle lumière du jour. »

CLARDIN.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vircent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.



RHINOCÉROS CONTRE ÉLÉPHANT

Le secrétaire militaire du vice-roi des Indes a failli être tué dans la collision